FEUILLETON 100

LA GRAND-MÈRE

PAR

Emile RICHEBOURG

TROISIÈME PARTIE

LES VICTIMES

La marquise, elle aussi, examinait l'architecte, qui, immobile, embarrassé, n'osait pas avancer. Elle fut frappée de sa pâleur, de l'altération de ses traits, de son air accablé.

Déjà, lors de la dernière visite qu'il lui avait faite, elle s'était aperçue qu'il avait quelque chose, un chagrin que révélait une grande tristesse ; mais, ce jour-là, il n'avait point, comme maintenant, les yeux mornes, la figure décomposée et l'attitude d'un malheureux désespéré.

— Monsieur Merson, dit la marquise avec bonté, approchez-vous, voilà un fauteuil qui vous attend.

Enfin, tremblant et comme honteux, il s'avança. Et quand il fut près de Mme de Saulieu et du marquis, il les salua une seconde fois.

— Madame la marquise, dit-il d'une voix humble et respectueuse, je vous demande la permission de rester debout. Pardonnez-moi, madame la marquise, si j'eusse su que vous n'étiez pas seule, je me serais retiré pour revenir plus tard. Je venais... Ah ! vous voyez mon embarras, madame, je ne trouve plus ce que je voulais dire.

Le marquis comprit et se leva. Il allait sortir, mais, d'un signe de la main, la marquise le retint.

— Monsieur Merson, est-ce donc d'une affaire secrète que vous voulez m'entretenir ? demanda Mme de Saulieu.

— Hélas ! oui, madame la marquise, il s'agit d'un secret épouvantable.

— Qui vous concerne ?

— Ma mère et moi, madame.

M. de Prémorin, qui s'était un peu éloigné, se rapprocha.

— Oh ! alors, monsieur Merson, reprit la marquise, je comprends votre embarras ; mais monsieur est mon meilleur ami.

Si vous saviez ce que vous êtes pour lui, tout le bien qu'il pense de vous et de madame votre mère, vous n'éprouveriez aucune gêne à parler devant lui. Monsieur Merson, vous ne pouvez rien dire à la marquise de Saulieu que ne puisse entendre son noble ami, M. le marquis de Prémorin.

Le jeune homme tressaillit dans tout son être et devint plus pâle encore.

— Oh ! oh ! fit-il.

Il joignit les mains, se courba comme écrasé, puis, tombant à genoux devant M. de Prémorin :

— Pardon ! pardon ! monsieur le marquis, prononça-t-il d'une voix défaillante.

Un sanglot l'empêcha de continuer.

La marquise regardait le vieillard et le jeune homme avec étonnement, cherchant à comprendre.

Le marquis prit la main d'Henri, le força à se relever et, visiblement ému, il lui dit :

— Monsieur Henri Merson, je vous vois aujourd'hui pour la première fois, mais vous n'êtes pas un inconnu pour moi, car, depuis que vous êtes à Paris, depuis dix-huit ans, je ne vous perds pas de vue..... Allons, jeune homme, remettez-vous, vous n'avez pas à trembler et vous n'avez rien à vous faire pardonner. Ce que vous venez apprendre à Mme la marquise, je le sais ; parlez donc sans crainte, hardiment, comme si je n'étais pas présent.

Henri, stupéfait, ahuri, restait silencieux, ayant toujours les yeux fixés sur le marquis.

Celui-ci, d'un regard sympathique, affectueux même, encouragea le jeune homme à parler.

Alors Henri parvint à se rendre maître de lui ; il se tourna vers Mme de Saulieu et lui dit :

— Madame la marquise, je vous dois beaucoup, vous n'avez pas seulement encouragé mes débuts, vous m'avez donné la confiance que je n'avais pas en moi-même ; j'ai eu le bonheur de vous inspirer de l'intérêt et je me suis efforcé de mériter votre bienveillance ; maintes fois, madame la marquise, vous m'avez donné des témoignages de sympathie et d'estime.

— Et d'amitié aussi, monsieur Merson, vous pouvez le dire.

— Oui, madame la marquise, c'est vrai, vous m'avez même témoigné de l'amitié.

— Vous la méritiez.

— Je ne sais pas, madame la marquise. Dans l'ignorance où j'étais du passé, je vous ai trompée ; depuis ce matin seulement, je le connais, ce passé terrible, et c'est parce que vous n'avez eu que des bontés pour moi, madame la marquise, parce que le mensonge m'est odieux et parce que je me ferais horreur à moi-même de vous tromper plus longtemps, que je viens vous dire : madame la marquise, je ne m'appelle pas Henri Merson.

— Vous ne vous appelez pas Henri Merson ?

— Hélas ! non, madame la marquise. mon véritable nom est Henri Lapret.

— Lapret, Lapret ! répéta Mme de Saulieu en interrogeant du regard M. de Prémorin.

Le marquis avait repris son impassibilité habituelle.

Le jeune homme continua :

— Mon père, Frédéric Lapret, a été au au service de M. le marquis de Prémorin en qualité de garde-chasse ; plus tard, toujours comme garde-chasse, il a été le serviteur de M. le comte Sosthène de Prémorin, et j'avais huit ans lorsqu'il a été condamné aux travaux forcés à perpétuité pour crime d'assassinat commis sur la personne de son maître.

Et, d'une voix étranglée, le malheureux ajouta :

— Madame la marquise, je suis le fils d'un forçat !

— Oh ! mon Dieu ! gémit madame de Saulieu.

L'architecte laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Ses jambes fléchissaient sous le poids de son corps.

Le marquis lui saisit le bras et lui dit avec un ton de douce autorité :

— Asseyez-vous donc ; ne sentez-vous pas que vous allez tomber ?

Il laissa échapper une plainte sourde et s'affaissa sur le siège qu'il avait d'abord refusé.

Après un moment de silence, M. de Prémorin reprit la parole :

— Monsieur Henri, dit-il, est-ce votre mère qui vous a révélé ce terrible secret qu'elle était parvenue à vous cacher jusqu'à présent ?

— Non, monsieur le marquis, ma mère ne voulait rien me dire ; une lettre que j'ai reçue ce matin m'a tout appris.

— Une lettre, dites-vous ?

— Oui, monsieur le marquis.

— Et de qui est-elle, cette lettre ?

— Je l'ignore, elle est signée : « *Un ami.* »

Un sombre éclair traversa le regard de M. de Prémorin.

— Oh ! un ami, prononça-t-il sourdement, un ami à la manière du personnage avec lequel vous vous êtes battu en duel. Votre mère sait-elle que vous avez appris ce qu'elle avait mis tous ses soins à vous cacher.

— Oui, monsieur.

— Ah ! et que dit-elle ?

— Rien. Elle souffre et pleure.

— Pauvre femme ! Est-ce que vous avez pris la résolution d'apprendre à toutes les personnes que vous connaissez que vous êtes le fils du condamné Lapret ?

— Oui, monsieur le marquis.

— Je ne vois pas que cela soit nécessaire

— Monsieur le marquis, je n'ai pas le droit de me cacher sous un nom qui ne m'appartient pas ; je m'appelle Henri Lapret et je ne peux plus porter un autre nom que le mien.

— Je comprends les sentiments auxquels vous obéissez; cependant, vous voudrez bien continuer à porter le nom de Merson et ne plus dire à qui que ce soit que vous vous appelez Lapret, et que votre père a été condamné pour crime d'assassinat.

— Mais, monsieur le marquis...

— Eh bien ?

— Cacher qui je suis serait tromper les honnêtes gens.

— Brave garçon ! pensa M. de Prémorin.

Il reprit à haute voix :

— Allons, allons, jeune homme, n'exagérons rien ; on trompe les honnêtes gens quand on abuse ou que l'on cherche à abuser de leur confiance ; vous n'êtes pas dans ce cas ; du reste, je n'ai pas à discuter sur vos scrupules. Mais je vous adresse une question : croyez-vous que le père de Sosthène de Prémorin, mort assassiné, a le droit d'obtenir quelque chose de vous ?

— Oh ! monsieur le marquis !

— Si vous le croyez, vous continuerez à vous appeler Henri Merson, parce que le marquis de Prémorin le veut.

Le jeune homme baissa la tête.

— Si c'est un sacrifice que je vous impose, vous ferez ce sacrifice ; est-ce entendu ?

— Le fils du condamné Lapret doit obéissance au père de la victime.

— C'est bien. Maintenant, autre chose. Votre mère ne vous a-t-elle pas dit qu'elle était fermement convaincue de l'innocence de son mari ?

— Elle me l'a dit, monsieur le marquis, mais, hélas ! ma pauvre mère s'illusionne !

(A suivre)

DOCUMENTS du Tribunal de Commerce de Lille

Formations, modifications et dissolutions de Sociétés

La société formée sous la raison sociale : A. HEYMANN-LEVY, dont le siège est à Lille, Grande-Place, 46-48, pour le commerce de bijouterie et d'horlogerie, est dissoute à partir du 11 juin 1902. M. A. Heyman-Lévy est chargé de la liquidation.

La société formée sous la raison sociale : Ch. PLANQUE et Cie, dont le siège est à Lille, est dissoute à partir du 1er juillet 1902. M. Planque est chargé de la liquidation.

Il est formé une société en commandite simple sous la raison sociale : Ch. PLANQUE et Cie, dont le siège est à Lille, rue de Ban-de-Wedde, pour la fabrication et le commerce de tissus et vêtements confectionnés. *Durée*: 12 ans. *Capital*: 250.000 fr.

FAILLITES ET LIQUIDATIONS JUDICIAIRES

Joseph APERS, cabaretier, r. de Lesquin, 43, à Fâches, *a été déclaré en liquidation judiciaire le 20 juin 1902*. Juge-comm. M. Verley, liq. M. Corset.

Ventes Diverses

VILLE DE LILLE

Contributions Directes

VENTE

par autorisation administrative

SALLE DES VENTES HENRI BALIGAND

165, RUE DE PARIS, 165

Le Samedi 28 Juin 1902, à dix heures du matin, il sera procédé à la vente d'un mobilier d'estaminet comprenant :

Comptoir avec pompe à bière et tuyaux, etagère, tables, chaises, banquettes, série de mesures en étain, verrerie, pendule et autres objets.

A la requête de M. le Percepteur de Roubaix Ouest.

DEMANDES ET offres d'emploi

SONT REÇUES

à LILLE, dans nos bureaux, et aux bureaux de *l'Avenir*, 65, rue des Fabricants, à ROUBAIX; rue Verte, 53, à TOURCOING.

Et à tous les correspondants et dépositaires du journal.

Prix uniforme : 60 Cent.

On demande un **Dessinateur** en charpentes en fer, usine Baudon, à Ronchin lez Lille. 7758

HUISSIER Principal clerc capable demande place, de préférence arrondissement de Douai, sérieuses références.
Ecrire poste restante Douai, à M. Dupont. 7470

On demande une SERVANTE place du Théâtre, 38 bis. 7486

On demande de suite **un bon Vitrier** sachant faire un peu de peinture chez M. E. Veranneman, entrepreneur à Armentières. Travail assuré été et hiver. — Inutile de se présenter sans de sérieuses références. 7466

COIFFEUR Un bon salonnier demande place. S'ad. place Jacquart, 7, à Lille. 7608

Un Garçon COIFFEUR est demandé rue Victor Hugo, à Liévin. Références 7562

On demande un **Cordonnier** rue Lepelletier, 39, Lille. 7476

Une SERVANTE-CUISINIÈRE âgée de 34 ans, demande place dans maison bourgeoise.
S'ad. Place des Buisses, 11.

On demande Femme de Journées sachant nettoyer, rue Solférino, 216, Lille. 9029

Servante On demande jeune fille de 16 à 17 ans, assez forte pour aider au ménage. On mettrait au courant.
Inutile de se présenter sans excellentes références.
10, rue de la Chambre-des-Comptes, Lille. 9028

CORROYEURS On demande un bon ouvrier *drayeur pour le veau et la capote* vernis chez Archer, vernisseur à Watten. 25.26.27j.—8987

Surveillant On demande un Gendarme récemment retraité, comme surveillant d'usine.
Beaux appointements.
S'adresser à MM. A. VAUTIER et Cie, à Maubeuge (Nord). 8795n.o.

On demande de **BONS EBÉNISTES** chez Coasne Frères, fabrique de meubles, à Leforest (P de-C.). 25—28j.8986

COMPTABLE sérieux de bon conseil pour inventaires et échéances, demande emploi de quelques heures par jour.
Ecrire à M. Emile B., boulevard Montebello, 39. 25à29j.8990

Horloger-Pendulier Un ouvrier horloger pendulier désire s'entendre avec bonne maison pour le travail de toutes les pendules, réveils, etc.
S'adresser rue de la Barre, 75 Lille. n.o.

EMPLOYÉ Homme 32 ans, sérieux, dix ans même maison comme magasinier, recherche place, aide-comptable, bureau, recettes ou analogue.
Références de 1er ordre.
Réponse écrite au bureau du journal aux initiales E. H. D n.o.

Vins et Spiritueux M. DEVILLERS-DOISY, négociant à Marcoing (Nord), demande un voyageur et un garçon de magasin, pouvant voyager plusieurs jours par semaine et connaissant l'un et l'autre la partie.
Les meilleures références sont exigées. 8/98n.o.

Un patron brasseur demande un emploi dans une brasserie **importante**.
Produira références.
S'adr. au bureau du journal. 26.27j.8008

AVIS IMPORTANT

On demande une personne seule ou ménage pouvant donner certificats et garanties pour représenter article dans grandes villes du Nord ou du Pas-de-Calais.
On ne voyage pas.
Réponse bureau du journal, lettres O. N. S. 26.27j.9014

MÉNAGE On demande un ménage sans enfant ou un homme ou une femme pour faire la CUISINE, Ecole d'Agriculture de Wagnonville-Douai. 8914

Assurances Ancienne Compagnie demande agents généraux dans tous les cantons du Nord et du Pas de Calais. Appointements fixes et remises.
Ecrire en indiquant références à Henri Capiau, Inspecteur, Grand Hôtel, Lille. 8896

On demande **JEUNE HOMME** fort, pour accompagner voyageur quelques heures par jour.
S'adresser, rue de l'Alma, 98, Roubaix, entre 8 et 9 heures du matin. 9011

On demande à représenter à la commission, bonne maison de toiles.
Adresser offres à M. Pic, commissionnaire en tissus, 7, rue Gambetta, à St-Etienne (Loire). 9006

AVIS DIVERS

LA VUE POUR TOUS

Ancienne Maison Weil

MAILLARD Sr

praticien, a obtenu des cures merveilleuses par l'emploi de ses verres gradués au silex pur. Ils conservent la vue à toutes les personnes sujettes à un travail d'attention, telles que l'étudiant, l'ecclésiastique, le médecin. Ils rendent la force aux yeux fatigués par l'âge, le travail et la maladie. Le prix en est très modeste, 1 fr.50 pour pince-nez et lunettes de myopes ou presbytes.
Envoi franco contre 1 fr.50 en mand.-poste (indiquer l'âge suffit).

26, rue Faidherbe, LILLE

La Maison n'a pas de dépôt et ne fait pas colporter.

COMPAGNIE DU GAZ de Roubaix

TARIF ACTUEL DES COKES sur la cour des usines (MESURAGE COMBLE)

	l'hectol.
N° 0, grosseur de la noix	1,20
N° 1, — de l'œuf..	1,20
N° 2, — 5 à 7 cent.	1,20
Tout-venant..........	1,00
Gresilion-Noisette......	0,80
Fin Grenu..........	0,50
Cendres de Coke........	0,40

Les commandes doivent spécifier le numero ou la grosseur.

SERVICE A DOMICILE

Transport dans Roubaix et Croix : 0,10 par hectol.

Dans les localités limitrophes : 0,15 par hectol.

Minimum des commandes : 3 hectolitres.

Pour les petites quantités, 1/2, 1, et 2 hectol., service au comptant établi par voiture speciale circulant en ville.

Pharmacie Henri Bruneau, rue de Lille, 2, Tourcoing

Remède familier du curé de Boussoit, pour la guérison de la **Phtisie**, des Bronchites, Asthmes, Rhumes négligés. Le secret de feu le curé de Boussoit a été révélé par ce prêtre à Mme C. W. qui, dans un but humanitaire en a demandé la préparation à **M. BRUNEAU**, pharmacien de 1re classe, **rue de Lille, 2, Tourcoing.** Les nombreuses guérisons que le curé de Boussoit a obtenues par l'emploi de ce remède familier, ont valu à celui-ci, dans toute la Belgique et même à l'Etranger, une réputation bien méritée. Ce baume pectoral, émollient, tonique, guérit sûrement et sans danger la phtisie en cicatrisant les poumons. Les bronchites les plus invétérées, les toux les plus opiniâtres disparaissent en très peu de temps par son emploi. **Le Pot : 3 fr. 50**

Emulsion d'huile de foies **frais** de morue, aux hypophosphites, le fl. 1,50. — Huile de foie de morue blanche, **fraîchement** préparée, le lit. 2,50. — Pastilles de tolu, goudron, *codéine contre la toux, de beaucoup supérieures aux produits* similaires, la boîte 1,50. — Vin de Quinquina à l'écorce d'orange amère, le lit. 2 fr. — Elixir stomachique amer, contre pesanteur et paresse d'estomac, ramène rapidement l'appétit, le fl. 3 fr. — Kola et Glycerophosphate granulés, reconstituants énergiques, le fl. 3 fr. — Huile d'olive surfine **vraie** pour table, le lit. 2,50. — Eau de Cologne, Eau de Botot, Vinaigre de Bully, *Rhum et Quinine*, le fl. 1,25.

Bandages pour hommes, femmes et enfants, depuis 2,50.

Bas-Varices — Ceintures pour Dames — Douches — Injecteurs — Irrigateurs — Sondes — Suspensoirs — Objets de Pansement — Biberons — Tétines — Appareils pour Fractures.

Guérison radicale et rapide des Maladies secrètes

Produits Dufour souverains contre les **Maladies des Poules et des Pigeons**

MODES

A la Violette de Parme

RETOUR DE PARIS

— Grand Choix de Nouveaux Modèles —

PREMIÈRE COMMUNION

CHAPEAUX GARNIS pour Dames, Jeunes Filles et Fillettes, depuis . . . . **2** fr.

Ces Chapeaux de dernière création se recommandent par l'élégance et le bon goût

Modèles depuis **6** fr. jusqu'à **50** fr.

Spécialité de DEUIL et DEMI-DEUIL depuis 4,80

LOCATION DE CHALES depuis **1** Fr.

Un magnifique cadeau sera offert à tout acheteur

La Maison se charge des arrangements et l'on se rend à domicile sur demande et sans augmentation de prix

58, Rue de la Cloche, TOURCOING

PHOTOGRAPHIE ELKAN

74, Rue Pellart, ROUBAIX

PREMIÈRES COMMUNIONS

Portraits très soignés depuis **5** fr. la douzaine

Portraits Artistiques à **10** fr. avec une

MAGNIFIQUE PEINTURE A L'HUILE SUR BOIS

VENTE A CRÉDIT

A LA NOUVELLE MAISON

51, RUE DU CHEMIN DE FER

ROUBAIX

Tissus, Vêtements confectionnés et sur mesure pour hommes, jeunes gens et enfants, Confections pour dames, Nouveautés, Draperie, Lingerie, Chapellerie, Chaussures, Meubles, Literie, Poêlerie, Articles d'éclairage, Horlogerie, Bijouterie, etc., etc.

UNE ANNÉE DE CRÉDIT

Conditions spéciales à MM. les Fonctionnaires et Employés d'Administration

Bureau auxiliaire: 43, Rue des Ursulines, Tourcoing

BON GÉNIE DE LILLE

4, Rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, 4

VENTE A CRÉDIT

de toutes espèces de Marchandises aux conditions les plus larges

Prime à tout Client recommençant un nouveau compte

PREMIÈRES COMMUNIONS

SAISON D'ÉTÉ. — Immenses choix de Vêtements d'Hommes, Dames et Enfants, tout faits, et de Draperies et Tissus fantaisie Haute Nouveauté en tous genres pour Vêtements sur mesure. (Coupe et Façon irréprochables.)

Fabrique de Meubles. — Meubles sur commandes. — Mobiliers en tous genres et Literies complètes.

Livraisons discrètes **franco à domicile** par la voiture de l'Administration. — Le **Voyage entier** est **remboursé** à tout acheteur venant à Lille.

SEULS REPRÉSENTANTS

A Roubaix : M. TRÉFIER, 168, rue du Collège.
A Tourcoing : M. LORIDAN, 24, rue de Gand.
A Croix : M. BROCART, 101, rue Kléber.

MACHINES A COUDRE

SINGER

ROUBAIX Grande-Rue, 20

EXPOSITION UNIVERSELLE PARIS 1900 LE GRAND PRIX LA PLUS HAUTE RÉCOMPENSE

37, rue Nationale, TOURCOING

SINGER

MACHINES A COUDRE

FEUILLETON 104

CRIME DE PASSION

Par Jules MARY

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉVADÉ

Elle obéit, traversa un couloir, deux ou trois salles nues, aux murailles blanchies à la chaux et tout à coup se trouva devant le prisonnier qui l'attendait, sans savoir quel était le visiteur, assis sur un banc, la tête basse, les mains entre les genoux.

Il était si absorbé que le gardien, déjà, était reparti, fermant la porte et qu'Hélène attendait depuis quelques instants, sans qu'il eût relevé la tête.

— Monsieur ! dit-elle doucement.

Alors il tressaillit.

Il se dressa, aperçut Hélène, la reconnut.

— Vous, mademoiselle, vous ! dit-il.

— Oui, monsieur... Vous ne pouviez vous attendre à recevoir la visite d'une femme dont le cousin vous a fait arrêter... et que vous accusez sans doute un peu comme lui du malheur qui vous frappe ?

Il ne répondit pas, sur ses gardes, plein de défiance.

— Vous êtes dans votre droit et je comprends votre ressentiment.

— Vous vous trompez, mademoiselle, je n'ai pas de ressentiment... je n'ai dans le cœur qu'une grande, très grande tristesse. M. d'Albaron a cru faire son devoir en me dénonçant... Et je ne peux pas lui garder rancune de m'avoir accusé des deux crimes commis près de moi pendant mon séjour à Landepereuse... Puisque deux crimes ont été commis, n'est-il pas naturel de soupçonner l'homme qui déjà une fois dans son passé s'est rendu coupable d'un crime ? *Du reste, mademoiselle, ce* n'est pas cette accusation qui m'eût fait *arrêter* et les *magistrats semblent en* avoir reconnu depuis longtemps l'inanité... *Je ne me plains donc pas*...

— Vous savez, dit-elle, que je vais me marier.

— Oui.

— Avec M. Martial Richardier...

— Je l'ai appris... par Noël... par Noël qui venait de me dire combien il vous aimait... et que vous l'aimiez !... Le pauvre garçon ! que d'illusions, et comme son désespoir a été grand... car jamais, n'est-ce pas ? jamais vous ne lui avez dit que vous l'aimiez... jamais une parole n'est tombée de vos lèvres qui a pu lui donner la folie d'une pareille espérance ?

Elle dit, les yeux fermés, doucement, gravement :

— Je l'aime !

— Jean Vandale eut un brusque mouvement de surprise.

— Vous l'aimez et vous épousez Martial Richardier ?

— Je l'aime et je n'épouserai ni Martial ni Noël.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis indigne de l'un comme de l'autre...

— Ce mariage est annoncé, pourtant... Il doit avoir lieu bientôt, il me semble, dans quelques jours peut-être.

— Dans huit jours... et le contrat se signe dans cinq jours, à Landepereuse... car Martial a voulu qu'il y eût contrat... et tient à me reconnaître une dot...

— Alors, mademoiselle, je ne comprends plus.

— Avant de vous expliquer ce que vous ne comprenez pas, j'ai autre chose à vous apprendre....

Il la regarda avec inquiétude.

— Y a-t-il longtemps que vous avez reçu la visite de Noël Labarthe ?

— *Oui... bien longtemps* pour moi... près de quinze jours, hélas ! mais son service le retient *sans doute*... il ne peut s'absenter comme il le voudrait.

— Vous vous trompez... il s'est absenté... il est venu aux Rouches... et il n'est pas venu jusqu'à Blois, c'est qu'il était trop préoccupé de me revoir et de chercher querelle à Martial...

— Mon Dieu !

— Et il m'a revue, moi. Je n'ai pas pu empêcher cette rencontre. J'ai subi ses reproches. Je les ai mérités... Je n'avais rien à répondre... Et alors que j'avais envie de m'élancer dans ses bras et de lui crier mon amour, car je l'aime, entendez-vous, je l'aime, je ne lui montrais que froideur et indifférence... Il *m'a revue*, moi, et il m'a jeté à la face tout son mépris, mais hélas ! il a revu Martial aussi. Que s'est-il passé entre eux ? Je l'ignore... mais il est facile de le deviner...

— Ils se sont querellés ?

— Et ils vont se battre...

Jean Vandale joignit les mains en un geste douloureux, désespéré, impuissant.

— Ils vont se battre... et je l'ai appris. Ils se haïssent maintenant autant qu'ils s'aimaient — ce n'est pas un duel banal qu'ils ont résolu... L'un des deux mourra.

Un frisson parcourut Vandale.

En une évocation brusque, il venait de voir le spectacle de son fils, de l'enfant chéri, de Noël Labarthe, mort la poitrine trouée sur l'herbe rougie, autour de lui, de tout son sang généreux...

Il dit, sourdement :

— Et c'est vous, mademoiselle, c'est vous qui êtes cause de ce malheur !... Ce sont vos mensonges, ce sont vos secrètes intrigues... c'est votre fatale beauté.

— C'est moi !

— Alors, qu'êtes-vous venue faire ici ? Que vous ai-je fait, moi, *moi*, pour que vous ayez besoin de jouir de ma douleur et de mes larmes ?... Allez-vous-en !... Allez-vous-en !

Elle dit très bas, prête au sacrifice, prête à tout :

— Je suis venue parce que ma vie me pèse, parce que j'en ai assez de tant de mensonges odieux... de tant d'intrigues infâmes... et que mon cœur se révolte de garder plus longtemps les secrets abominables au milieu desquels je me meurs...

Jean Vandale releva le front.

Ses yeux tout à coup brillèrent, comme si une flamme intérieure — celle de l'espérance qui renaissait — les eût éclairés.

Mais il se tut pourtant.

Avec l'espoir, un reste de défiance.

Si cette jeune fille était la complice de Savinien, n'était-ce pas un nouveau piège qu'on lui tendait ?

— Vous allez tout savoir, car je ne puis plus attendre. Seule, je serais impuissante à sauver ceux que j'aime... Avec vous, je les sauverai peut-être...

— Ceux que vous aimez ?

— Noël... tout d'abord, que j'aime d'un amour d'autant plus violent qu'il est sans espoir... Et Martial, Martial aussi, pour lequel j'ai une affection profonde... une affection fraternelle... Je ne veux pas qu'ils se battent... qu'ils s'entre-tuent à cause de moi... Je veux empêcher ce duel... Et en cela, du reste, je suis d'accord avec mon cousin, M. d'Albaron...

— Ah ! M. Savinien d'Albaron, lui aussi ? dit-il, sentant s'augmenter sa défiance.

— C'est par lui que j'ai connu le duel prochain. N'est-ce pas son intérêt qu'il n'ait pas lieu ?... Croyez-vous, par hasard, qu'il reste indifférent à mon mariage et qu'il ne fera pas tout ce qu'il pourra pour s'opposer à une rencontre dont l'issue, si elle est fatale à Martial, brisera les rêves de Savinien !...

— Ses rêves ?

— Moi riche, je l'enrichirai quelque jour...

— Si Martial le permet.

— Martial m'aime trop pour s'y opposer.

— Vous êtes venue à moi... Est-ce pour m'apprendre ce duel seulement ?

— Je suis venue parce que j'ai besoin de vous.

— De moi, prisonnier, impuissant, désespéré, et qui ne sais plus que répandre des larmes ?

— De vous, qui depuis longtemps avez deviné, avec une sorte d'instinct merveilleux, d'où partait la conception des sinistres drames qui se sont déroulés à Landepereuse...

— Je ne sais, murmura-t-il, ce que vous voulez dire et à quoi vous faites allusion.

— Vous vous défiez, c'est trop juste !... Allez, je vous mettrai à l'aise tout à l'heure, lorsque je vous aurai dit que je hais Savinien d'Albaron d'une haine terrible, d'une haine qui ne lui pardonnera pas, entendez-vous !

— Mais les raisons de cette haine ?

— Ah ! vous les comprendrez en m'écoutant. Mais, comme il faut que je gagne, avant tout, votre confiance, je tiens à entrer tout de suite au plus profond de vos préoccupations intimes en vous disant pourquoi, moi, l'alliée de Savinien, je suis venue vous trouver aujourd'hui.

— Pourquoi ? dit-il froidement, gardant d'autant plus de sang-froid, d'autant plus de prudence, qu'il la voyait s'exalter davantage, singulièrement.

Elle baissa la voix de plus en plus :

— Vous qui avez si bien pénétré les projets de Savinien, croyez-vous qu'en ce moment je ne devine pas vos pensées, dit-elle... Aurez-vous confiance en moi si je vous dis qu'en ce moment, en m'écoutant, vous évoquez le souvenir de M. Richardier, retrouvé sanglant dans les broussailles du Trou-aux-Epines... Et l'autre souvenir, non moins terrible, de Renaud d'Albaron, de *mon frère*, si étrangement mort dans son lit, alors que vous, le médecin savant et expérimenté, vous aviez prévu et vous aviez annoncé qu'il survivrait ?

Il répliqua, très calme, bien qu'il fût sous le coup d'une émotion intense :

— Vous venez m'entretenir de ces deux crimes ?...

— Oui.

— Pourquoi m'avez-vous choisi ? Si vous avez des révélations à faire, c'est au magistrat qu'il faut les porter.

— Plus tard... et c'est vous qui vous en chargerez sans doute... A cette heure je n'ai affaire qu'avec vous et si j'ai demandé à vous voir, c'est parce que j'ai deviné que vos soupçons se portaient sur un homme coupable de ces deux crimes... mais que contre cet homme vous n'avez point de preuves...

— Peut-être... Et ces preuves ?

— Je vous les apporte !

Le cœur de Jean Vandale battait tumultueusement.

Est-ce qu'elle disait vrai ? Est-ce qu'il allait enfin triompher, à son tour, grâce à elle ?

Mais il ne faisait rien paraître de son émotion.

Elle vit qu'il se réservait, qu'il se défiait toujours.

— Vous ne me croyez pas ?

— Pas encore.

— Patience... vous me croirez bientôt.

(A Suivre.)